

**VASIL QESARI**

29 - 31 mai 2008

Centre de Recherches - Université de Paris X - Nanterre  
Colloque International - Lectures d'Ismail Kadaré

# **LE 'PHENOMENE' ISMAIL KADARE**

L'auteur remercie  
Mme Claude Chatron - Colliet  
pour sa précieuse collaboration

## ISMAIL KADARE OU LA 'DISSIDENCE MANQUEE'

Lorsqu'Ismail Kadaré a pris le chemin de l'Exil en s'installant en France, la question s'est posée dans son pays natal, mais aussi dans le monde entier :

Ismail Kadaré a-t-il été un écrivain dissident ?

Nous allons faire valoir au cœur du contexte et des circonstances spéciales d'une Albanie totalitaire, comment s'est exprimée cette dissidence dans un pays où manquait une insoumission marquée.

Nous nous interrogerons aussi, sur la portée de l'acte dissident, et s'il peut être comparable ou équivalente à celle de Havel ou de Soljenitsyne. Nous étudierons sa démarche et son évolution, depuis le démarrage de son œuvre en tant qu'écrivain « officiel » et sa métamorphose en un « casseur de règles » du réalisme socialiste, un anticonformiste, un résistant « silencieux », un adversaire caché du régime, jusqu'à devenir celui que nous connaissons tous, un activiste infatigable contre la tyrannie.

Nous allons approcher peu à peu, la personnalité de l'homme et de son œuvre littéraire, des années soixante aux années quatre vingt durant toute la période de l'Albanie totalitaire. Il est clair que, je soulignerai cette progression inscrite dans une courbe évolutive sans cesse croissante, où Ismaïl s'insère dans la culture nationale et internationale comme :

- - anticonformiste
- - résistant silencieux
- - adversaire caché du régime
- - rival de la dictature...

Pourtant cette opinion n'a pas fait l'unanimité quand à la position et au rôle d'Ismail Kadaré durant cette période historique de l'Albanie sous la dictature totalitaire. Nous concentrerons nos efforts à démontrer la vérité en regardant les faits avec objectivité.

S'il y a eu questionnement aussi bien dans l'opinion publique que dans les Médias nationaux et internationaux, les commentaires et les considérations sont parfois très contradictoires. Les uns sont empathiques, réalistes et objectifs, les autres sont sarcastiques, colériques et parfois haineux, néanmoins Ismail Kadaré ne laisse pas indifférent.

Si certains jugements sont jusqu' « à-boutistes », allant jusqu'à qualifier l'auteur de « chanteur » du dictateur Enver Hoxha, de « chansonnier » du régime, et plus encore jusqu'au terme plus extrémiste de « zélé collaborateur de la dictature n'ayant eu en tête que sa protection ! », il va sans dire, que ces accusations ne reflètent pas la majorité de l'opinion publique pour laquelle Ismail Kadaré est un écrivain de génie, adversaire du réalisme socialiste dont l'œuvre extraordinaire est devenue un symbole de l'espoir, une gardienne de mémoire qui s'érige en dénonçant la prise de pouvoir de la dictature et s'oppose au totalitarisme.

Il est bon de s'interroger de quelle façon l'écrivain a pu vire ces diffamations dégradantes diffusées par une « clique » au comportement envieux ? Certains accusateurs pseudo intellectuels n'ont pas le droit moral de porter un tel jugement, ni de donner des leçons car ils ont participé à des crimes ou les ont encouragés par leur silence ou par leur enthousiasme en adhérant au régime dictatorial.

Ismail Kadaré a dû répondre lui-même à ces attaques par cet extrait de texte.

« Rester assis dans une loge à regarder des hommes; s'empoigner dans l'arène avec des fauves, et les juger en observant que l'un d'eux ne s'est pas montré assez courageux face au tigre, qu'un autre s'est même dérobé, voire qu'il a utilisé une tactique peu correcte, voilà qui est proprement inhumain, pour user ici d'un euphémisme. Il n'y a rien d'exagéré à dire que nous nous trouvons justement dans de telles conditions, isolés dans une arène semée de taches de sang, au l'on ne savait de quelle porte allait surgir le fauve et au la plupart des spectateurs, quand venait le moment de la chute, réclamaient, à l'instar du tyran, le doigt pointé vers nous, notre mort ». (Ismail Kadaré "Dialogues avec Alain Bosquet". Éditions Fayard. 1995).

Ainsi, la rumeur n'était qu'un feu allumé par des incendiaires sans scrupules. Encore une constatation macabre et cruelle qui apporte une réponse fondamentale à la définition de la tragédie vécue par l'auteur. Seul, dans l'arène sanglante de la terreur, au cœur de l'oppression totalitaire la plus dure et la plus effroyable, tenaillé par la prise d'otage dont il était la victime et une oppressante surveillance toujours prête à la délation.

Retournons donc de nouveau à la question en tête du discours débutant notre réflexion.

Ismail Kadaré était-il dissident à cette époque ?

Dans le cadre bien spécifique de la dictature stalinienne albanaise et les conditions dans lesquelles elle s'exprimait à l'époque, même si Kadaré parcourait un itinéraire unique et très dangereux (sentiers étroits et Dantesques de la vie de cette époque) il ne pût à mon avis et dans cette période se qualifier comme dissident au sens classique du mot, la dissidence telle qu'on la formule dans un schisme dual, cette

dissidence étant inexistante parce que le peuple adhéraient pleinement dans l'enthousiasme à la dictature.

Par contre son originalité de dissident s'affiche clairement à l'intérieur de son œuvre, dans son écrit. L'auteur communique sa révolte dans tous les pays communistes de l'Est et cette action requiert une haute considération et un respect sans limites parce que ce phénomène de résistance culturelle et artistique était tout à fait spécial et inédit dans l'histoire.

On pourrait se demander, pour quelles raisons cet homme n'a-t-il pas réagi comme ont réagi d'autres artistes et écrivains de l'Est en se révoltant face à l'ennemi ? On pourrait étudier son action héroïque non pas dans le sens d'un exploit guerrier comme le fit « Achille » dans la guerre de Troie, mais un exploit rusé dont l'action déterminée se place à résoudre dans l'intelligence méthodique la problématique en utilisant un savoir efficace : la connaissance de l'ennemi afin de pointer justement et judicieusement l'action en sapant, usant le travail de la dictature à la fois au travers de son œuvre, de son enseignement, de sa vision, de son action.

Car Ismail Kadaré était pieds et mains liés et c'est donc bien par son intelligence consciente qu'il parvient au but fixé de cette dissidence culturelle. Imaginons-nous bien, que si Ismaël Kadaré avait osé ou osé tenter de publier un livre à l'étranger, un livre contestataire sur la dictature (comme l'ont fait certains écrivains du bloc communiste), sans aucun doute sa vie, celle de sa création littéraire et celle de sa famille auraient connu un sort funeste.

Mais encore, en supposant que l'écrivain eut fait un tel choix par une attaque de front quel profit en aurait tiré l'Albanie ? Aucun. !

- Tout d'abord, parce que dans un premier temps, à cette époque, Ismail Kadaré était fort peu connu (pour ne pas dire absolument pas connu) en dehors de l'Albanie.
- Dans un deuxième temps parce que la Bourgeoisie Internationale gardait un silence total et surprenant sur le sort des Albanais soumis à la dictature stalinienne alors qu'elle soutenait avec des moyens impressionnants les mouvements dissidents dans les pays communistes comme l'Union Soviétique, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, l'Allemagne de l'EST, etc.
- En troisième lieu à cause des conditions d'isolation et de « bunkerisation » de l'Albanie, infectée par l'enthousiasme irrationnel d'un peuple fasciné par les discours d'Enver Hoxha. La tentation d'écrire des œuvres purement dissidentes aurait occasionné une « provocation » pouvant aller jusqu'à l'hystérie collective engendrant une violence qui n'aurait pas, peu ou prou,

apporté de grands changements dans la vie quotidienne de ce coin oublié des Balkans.

Enfin, même si Kadaré avait accompli un tel geste « *héroïque d'exploit guerrier* », l'Albanie n'aurait eu qu'un fusillé ou un prisonnier de plus, dans ses geôles dantesques. (Et le public, aujourd'hui, auraient dit : Ah, oui ! On se souvient de ce nom !... C'était un certain Ismail Kadaré, un jeune écrivain talentueux, lequel avait écrit un roman intéressant intitulé "Le général de l'armée morte" ?!). Bref, en cherchant un geste *héroïque de ce type* de la part de Kadaré (l'écriture d'une œuvre conte la dictature d'Enver Hoxha), l'Albanie aurait perdu un très grand écrivain. Parce que, bien sur, en tant que prisonnier dans les goulags albanais, il n'aurait jamais pu espérer devenir un jour, un écrivain de grande renommée et malgré son grand talent, il eut probablement perdu sa vie.

Nous, les survivants, nous aurions perdus la chance exceptionnelle de recevoir en héritage ce cadeau rare au travers de son œuvre gigantesque. Nous aurions été simplement témoins de la destruction de l'intellect et de l'anéantissement de l'existence d'un écrivain dont le talent est un précieux trésor au travers d'une longue série de romans, de nouvelles, de poèmes, d'essais lesquels sont considérées, non seulement comme la fierté de la culture albanaise mais, aussi de la culture européenne et, subséquemment pourquoi pas, du monde entier ...

Bref, il est vrai, que Kadaré ne peut pas être considéré comme un écrivain dissident (en tant que auteur d'œuvres anticomunistes ou, en tant qu'auteur de manifestes ou tracts contre le Parti Communiste et contre l'état totalitaire albanais) mais, je dirai que son talent s'est exprimé autrement, comme créateur d'un univers littéraire rare. Il a été et reste toujours, un illuministe et humaniste, un homme libre et un fervent démocrate qui transmet par les messages de son œuvre, à travers plusieurs décades, les conditions effroyables d'une dictature terrible, directement ou indirectement il transmet sa pensée, son idéologie son amour de la liberté.

Son influence est éminente dans tous les aspects de la vie, de la culture et de l'identité spirituelle de la société albanaise et en particulier au sein des jeunes générations. Durant cette époque que j'ai toujours qualifiée de "temps du cholera", il a défendu avec hardiesse sa pensée au travers de ses écrits en préservant sa vie et Notre identité européenne, face aux expérimentations totalitaires qui altèrent l'homme et le transforment en un « spécimen » nouveau, fort, imprégné de l'idéologie totalitaire.

Kadaré a été ainsi capable d'inspirer l'Espoir pour vaincre le fatal Désespoir Collectif. Il a animé par ses œuvres, la Résistance vis-à-vis de l'Obscurantisme et de la Violence, contribuant ainsi à la dissipation de la Peur et à l'incitation à l'audace, pour agir.

Voilà les véritables raisons pour lesquelles, pendant le mouvement d'étudiants et les grandes démonstrations anticommunistes des années 1990 - 1991, les gens brandissaient dans leur main, des panneaux iconographiques des portraits du célèbre patriote albanais Fan S. Noli et d'Ismail Kadaré brillant intellectuel visionnaire, en tant que personnalités symbolisant l'Europe, l'humanisme, la civilisation et une véritable culture nationale. Ce déroulement était compréhensible car, les écrivains possédant une vraie littérature engagée (« main de fer dans gant de velours »), sont les plus dangereux ennemis du totalitarisme ... Ainsi s'exprime entre autres Éric Faye, un parmi les analystes le plus connu de l'œuvre de Kadaré en France, dans son essai "*Dans les laboratoires du pire*". Éditions J. Corti. 1991.

Pour des caractères et des œuvres littéraires de cette dimension, comme c'est le cas dans l'œuvre de Ismail Kadaré, face aux multiples critiques des analystes littéraires de chaque genre, il est nécessaire de réfléchir non seulement à la globalité de toute la société albanaise mais aussi, avec elle, sur l'individu et plus particulièrement sur le simple lecteur.

Le lecteur - celui qui discrètement et passionnément - dans le cours des tristes années de l'état totalitaire a vécu le "phénomène" Kadaré, comme une partie inséparable de son âme, de ses émotions, de son émancipation et de sa formation culturelle. Comme un point de référence d'Espoir qu'un jour la Liberté et la Vérité, arriveraient et qu'elles deviendraient une réalité ...

\*\*\*

## **ISMAIL KADARE ET LA SOCIETE ALBANAISE DES ANNEES '70**

Les années '70 en Albanie, ont été marquées profondément par l'œuvre et la personnalité d'Ismail Kadaré dans le domaine de la littérature et des arts. Il avait déjà publié une série de poèmes, nouvelles et romans et il était considéré, sans aucune hésitation, comme le plus grand auteur et le plus lu en Albanie. De surcroît, il était le seul écrivain albanais publié à l'étranger. Ses livres, par le contenu des sujets évoqués, leur style, et leur symbolique ambiguë, provoquaient non seulement un événement d'envergure littéraire et artistique très important, mais aussi de grands débats, des discussions et souvent des interprétations contradictoires.

C'était l'époque où certaines de ses œuvres, étaient interdites à cause «d'erreurs dites politiques» (entre guillemets) et que le régime, afin d'éviter les « dérives idéologiques » d'Ismail Kadaré, l'avait envoyé s'éduquer à la "base", au sein de la classe ouvrière et des coopérativistes. La mesure avait pour but d'y inculquer, la vie du peuple (comme cela, se disait à l'époque, apprendre à vivre « genou à genou avec

le peuple »), En réalité vivre, connaître, et s'inspirer des sacrifices des hommes et des femmes, du combat acharné du peuple pour la construction du socialisme.

J'ai connu Ismail Kadaré, durant cette période en tant qu'étudiant et, permettez-moi de vous présenter quelques souvenirs et témoignages strictement personnels qui montrent, comment a été perçue, vécue et interprétée l'œuvre de Kadaré au sein des différents milieux sociaux et politiques de l'Albanie, du temps de dictateur Enver Hoxha :

### **Janvier 1970**

Le contact direct avec Ismail Kadaré, pour nous - étudiants de la dernière année en lettres, de la Faculté de Philologie de Tirana - était une rare et heureuse occasion de réjouissances inattendues. Cette rencontre, se passait dans une situation assez particulière où l'ambiance morale et sociale, était très dépressive. C'était le temps où l'influence, les méthodes et le style de la révolution culturelle chinoise, pénétraient dans tous les domaines de la vie, y compris les programmes d'enseignement de l'école albanaise.

Deux ans auparavant, les programmes de la faculté de lettres, avaient vu surgir une nouvelle matière qui correspondait aux décisions politiques: la littérature chinoise. Bien sur, son entrée, avait limité l'espace d'autres littératures en place, en particulier celles de l'antiquité gréco-romaine et européenne. Malheureusement, il ne s'agissait pas d'une « vraie » littérature présentant les grands auteurs que l'on connaît. Dans cette nouvelle matière, on nous enseignait seulement trente six leçons, qui glorifiaient uniquement les poèmes de Mao Tsé Toung, écrits pendant et après la « Grande Marche ».

Les cours de littérature chinoise, étaient dispensés par le professeur Xuo Huan, venu spécialement pour enseigner cette matière de l'Université de Pékin. Notre infatigable professeur, portait l'uniforme vert, typique d'un garde rouge de la révolution culturelle. Il ne cessait pas de discourir et parler, en faisant des dithyrambes, sur la littérature révolutionnaire chinoise et, il n'oubliait jamais, d'évoquer à chaque fin de cours, que le sommet de cette littérature, de tous les temps, étaient les poèmes du grand timonier : l'immortel président - Mao Tsé Toung.

Mais, en 1970, après les vacances de Nouvel An, nous avons appris avec surprise que la matière de la littérature chinoise, cessait de faire partie des programmes de la faculté. Etrangement, aucune explication n'avait été donnée. Enfin, les poèmes du camarade Mao, étaient tombés en désuétude et le professeur Huan, fut oublié rapidement.

A peine libérés des cours que nous n'aimions pas, nous fûmes avertis, qu'une autre matière la remplacerait. Ce nouveau domaine à explorer serait enseigné par l'écrivain Ismail Kadaré nommé professeur de littérature moderne !

C'était la première fois, dans l'histoire de cette faculté et dans le monde littéraire albanais, qu'on entendait parler d'un tel sujet. Cela paraissait incroyable, d'entendre qu'on allait nous l'enseigner alors que nous étions habitués à la diaboliser jour et nuit, comme un art occidental, décadent et dégénéré.

Particulièrement surpris aussi de savoir que le professeur de cette nouvelle matière serait Ismail Kadaré - un nom sulfureux de la littérature albanaise - déprécié par le régime obscur, mais aussi une idole pour certains jeunes écrivains et poètes, qui osaient exprimer quelques rares idées anticonformistes.

L'arrivée inopinée de cette inattendue « littérature moderne » et bien sûr, l'éminent professeur Kadaré, nous remplissaient de curiosité. Notamment, dans ce climat périlleux de xénophobie (résultant de la révolution culturelle en Chine), au cœur du régime totalitaire et tortionnaire alors qu'étaient interdits de grands auteurs de la littérature mondiale, comme : William Shakespeare, Frédéric Schiller, Henrik Ibsen, Guy de Maupassant, Robert Burns, Émile Zola, Théodore Dreiser, Erich Maria Remarque etc., et qu'avaient été retirés des bibliothèques et des programmes scolaires leurs œuvres. Comment pouvions-nous imaginer un seul instant dans ce contexte explosif la possibilité d'être enseignés sur un tel domaine, juste au moment décisif où, tout le pays, était engagé dans le combat contre l'influence étrangère, décadente, bourgeoise et révisionniste ?

L'intérêt était vif à cause du manque d'information. Nous étions plutôt perplexes car nous vivions dans une société très isolée. Imaginez, la plupart d'entre nous découvraient de leurs yeux ébahis le monde et ne savaient même pas, qu'une telle matière existait. En fait, nos cours de littérature, consistaient en l'étude des œuvres et des auteurs du réalisme socialiste soviétique et, bien sur, albanais. En dehors, nous apprenions la littérature antique (grecque et romaine) et quelques auteurs occidentaux dits du "réalisme critique" (du fin de XIX-me siècle), C'était pour cette raison que, dès le premier cours de notre professeur Ismail Kadaré complété des suivants, provoquèrent un vrai choc parmi nous ; un choc, accompagné d'émotions, de débats, de chuchotements et de suppositions inattendues...

Je pense que les autorités, n'avaient pas choisi et approuvé l'enseignement de cette nouvelle matière, par hasard. L'objectif du décanat et de la cathèdre de la littérature étaient, sans doute de porter à notre connaissance, de nous instruire afin que nous nous rendions compte de la perversité décadente et immorale de la littérature moderne et de l'art capitaliste. Nous permettant de confronter nos idées avec les valeurs de la nouvelle littérature du réalisme socialiste développée comme : positive, humaine, révolutionnaire, parfaitement saine, moralement et politiquement.



Dans cette *logique*, ils spéculaient sur notre rencontre avec cette « *bête sauvage* » (*entre guillemets*), dont la représentation aurait provoqué chez nous le rejet, le mépris et la condamnation, avec fermeté. Actes d'autant plus nécessaires que, ce rejet était une nécessité indispensable, afin de réaliser notre mission, en tant que futurs professeurs de littérature révolutionnaire et éducateurs de la nouvelle génération.

De l'autre côté, il existait un risque que, la rencontre avec ce type de littérature, avec des œuvres et des auteurs « *décadents* », suscite dans nos esprits, un sentiment d'attirance et pourquoi pas, une profonde sympathie. En fait, cette « *bête monstrueuse* » (*entre guillemets*) était présentée par notre professeur Ismail Kadaré, d'une telle façon qu'elle laissait, en la majorité d'entre nous, non seulement la surprise et une curiosité vibrante, mais aussi, la découverte d'un mystère.

Souvent, personnellement, je m'interrogeais sur les raisons du choix porté sur Ismail Kadaré, en tant qu'enseignant de cette matière. Pour quelles raisons, Ismail Kadaré avait été nommé à ce poste, alors qu'il y avait des écrivains plus connus, pour leur militantisme dans la littérature du réalisme socialiste ? Je m'interrogeais, sur le sens, de cette décision d'autant plus que, Kadaré, malgré toutes les louanges, était «vu d'un mauvais œil». Je pensais que, il était nommé, probablement, parce que la critique l'avait référencé comme *auteur moderne*, mais, cette idée, m'apparaissait absurde. Mais alors ? Personne, ne pouvait m'apporter de réponses à mes questionnements ...

Dans cette, nébuleuse de doutes et de curiosités, une chose était vraie. Le regard critique, sur la littérature moderne, par le professeur Kadaré, ne faisait pas preuve de vigilance et d'engagement militant, pour démasquer la perversité de la littérature occidentale. Je me remémore, les cours, il passait la plupart du temps à parler de la vie des auteurs, et du contenu de leurs œuvres. En fait, ses explications vis-à-vis des œuvres décadentes, signifiaient non pas, le désir critique qu'on attendait de lui (pour être conforme à la politique de régime), mais au contraire, s'exprimait avec empathie en utilisant la *langue d'Ésope*<sup>1</sup>.

Nous étions conscients de son génie et de son attitude à faire passer le message, étendard linguistique d'une résistance au régime dictatorial. Je voyais clairement que, son but, était de passer ses idées au travers les mailles de la censure comme une lumière qui se faufile dans l'ombre afin d'atteindre nos esprits et dessiller nos yeux contre les œillères de l'obscurantisme.

Les sous-entendus, métaphores, allégories, contenus dans les propos d'Ismail Kadaré pendant les cours, même si cela n'était pas clairement explicité et dilués dans le langage d'Ésope, reflétaient exactement ce qui est inscrit au travers de son œuvre, au cœur même de sa personnalité : le cheminement de la profonde sagesse d'un homme qui connaît les enjeux de vie ou de mort qui pèsent sur sa vie et celle de son entourage, la maîtrise de la stratégie légendaire du héros qui défie, l'art de celui

---

<sup>1</sup> Langue d'Ésope : Langue de métaphores et d'allégories qui permettent de ne pas s'exprimer directement sur le sujet mais de le faire entre les lignes envers un récepteur avertit.

démystifie l'illusion festive en dénonçant avec sa plume la « tâche noire » aussi bien dans l'écrit que dans l'acte d'enseigner. Ismail Kadaré a toujours été obligé de composer son attitude et ses actes, pour démontrer « le chant funèbre au milieu des réjouissances stériles ». Pour nous, étudiants attentifs, il ne s'agissait plus au bout de quelques semaines d'un message codé, mais d'un appel significatif à ouvrir les yeux sur le monde :

«Étudiants ! Par hasard ou par providence, je vous donne des cours de littérature contemporaine. Alors, profitez de cette occasion et sachez que, dans ce monde existent d'autres types de littérature, d'autres auteurs, d'autres styles et courants, totalement différents de ce qu'ils vous enseignent. Sachez, qu'il s'agit d'une autre littérature ! Son univers spirituel et philosophique, est beaucoup plus grand et ample, que le militantisme de la littérature du Parti et les héros, clichés du réalisme socialiste ! Le monde et l'esprit humain, sont beaucoup plus vastes que ce que quotidiennement, vous voyez, autour de vous ! ...»

J'imaginai ce message, en regardant mon professeur depuis sa cathèdre. Derrière ses lunettes, je voyais son regard ironique et aigu, parfois emprunt de pitié et de douleur, dépouillé de haine et de rancœur. Sa parole, nous hypnotisait... Je dis le mot « hypnose » en toute conscience, car nous « buvions ses paroles », parce qu'en l'écoutant on se trouvait projetés, dans un autre monde. Pour la première fois, figés et tout ouïs, nous entendions parler des auteurs et des œuvres, telles que : *Ulysse* de James Joyce, *le Procès* et *la Métamorphose* de Franz Kafka, *le Rinceront* d'Eugene Ionesco, *l'Étranger* d'Albert Camus etc. Nous entendions parler de la philosophie de *Nietzsche*, la psychanalyse de *Freud*, l'existentialisme de *Jean Paul Sartre*, et découvriions l'art du roman moderne, le ruisseau de la conscience, l' "anti-héros" du roman absurde ...

Une partie d'entre nous, éprouvaient plus qu'une troublante découverte, un sentiment bouleversant de liberté acquise par la connaissance. Une joie intérieure, issue de la rencontre avec un autre monde littéraire. Avec des personnages, totalement contraires, par leurs idéaux à ceux que nous avions l'habitude, de côtoyer dans nos cours et dans la vie quotidienne, tous étaient totalement différents de ceux, que nous avions rencontrés dans les cours dits : « normaux ». C'était un véritable choc culturel d'appréhender par l'enseignement d'Ismail Kadaré, une autre société, une autre morale, un art nouveau et inconnu. Kadaré, sortait du thème des cours et, nous donnait des informations, références ou regard critiques aussi bien sur les œuvres occidentales que sur les œuvres d'auteurs décadents albanais. Il s'agissait parfois d'auteurs posthumes ou qui avaient fui à l'étranger, dès l'arrivée du régime communiste. Pour vous citer un exemple marquant, il aborda lors d'un de ses cours une œuvre dramatique d'Ernest Koliqi (écrivain Albanais Exilé en Italie) publié à Rome en Italie, intitulée « Les racines » ( Rrenjet ). Son sujet était hallucinant et, produit sur nous, l'effet d'un choc profond.

Ce roman traitait de la vie quotidienne des habitants de la ville de Shkodra :

Un matin de la fin des années 70, après la destruction des églises et mosquées et l'interdiction de la religion en Albanie, par le régime athéiste communiste, les habitants de la ville de Shkodra, se réveillèrent, en ayant vécu un étrange phénomène. Ils étaient sortis à l'extérieur de leurs maisons et restaient figés, par ce qu'ils voyaient sous leurs yeux : Dans la ville, les églises, la cathédrale, les clochers et les croix, étaient ressuscités et réapparaissaient devant eux, réels, somptueux, vivants, tels qu'ils avaient été des années auparavant ... « Voici donc, une autre œuvre réactionnaire et provocatrice contre l'Albanie athéiste et révolutionnaire » nous expliquait Ismail Kadaré, sans cacher, une satisfaction profonde.

En fait, d'après ce que je compris, le message transmis par cette brève information critique du professeur, contenait un sous-entendu diffusé non seulement par le langage mais aussi par son attitude physique, j'en déduisis qu'il fallait le décrypter, comme suit et nombre de mes camarades l'avaient compris dans le même sens:

La religion, ne pouvait pas se déraciner, du cœur des croyants, malgré la violence et la terreur exercées contre le peuple. En réalité, la destruction des églises et des mosquées, n'étaient rien d'autre que, des victoires provisoires, pour le régime. Sans doute, arriverait un jour où elles, seraient reconstruites à nouveau, par ceux là même qui les avaient détruites ... (Une telle prophétie fut également, exprimée quelques années plus tard, par dom Pjeter Mashkalla (1901-1987), un prêtre catholique, martyrisé par les communistes, qui avait prédit :

*"La même jeunesse qui détruit les églises, reconstruira tôt ou tard, leurs murs et leurs clochers. Je suis convaincu que ceux, qui les ont rasés, vont les reconstruire à nouveau avec leurs bras »* – Note d'auteur).

### 1973

Alors que j'étais devenu correspondant de la télévision pour la région de Vlora, au journal régional "*La voix de Vlora*", un rédacteur est entré dans mon bureau l'air paniqué en disant, à haute voix :

- Etes-vous, au courant ? Lui, cet homme Kadaré a osé publier un livre, il ne savait pas que j'avais été son élève. En le lisant, il me fait vomir. Écoutez ! J'ai appris' au Comité du Parti, mais aussi plus haut à Tirana, que le livre a été mal accueilli.

Le roman d'Ismail Kadaré "*Le Grand Hiver*", était paru, depuis quelques jours, dans l'unique librairie de ma ville et, tous les exemplaires, avaient été épuisés, en une demi-heure. On avait entendu parler de la publication de ce livre depuis un certain temps et, des commentaires, courraient déjà, ici et là... Sa parution était très attendue. Au début, le roman n'avait pas provoqué de commentaires, dans la presse. Un mois après, surgit tout d'un coup, dans le journal "*La Voix de la Jeunesse*" rubrique "*Lettres des lecteurs*", un courrier qui mettait en doute, les valeurs idéologiques de l'œuvre d'Ismail Kadaré.

Peu après, d'autres journaux, commencèrent à publier, un fleuve d'articles et de courriers, envoyés par des militaires, des membres de coopératives agricoles, des policiers et vétérans de guerre de la libération antifasciste. Leur message, était le même : le roman était considéré comme antisocialiste et, son auteur, présentait des *idées et des influences bourgeoises et révisionnistes*.

Les rumeurs, se propageaient, rapidement. Beaucoup d'entreprises, des écoles, unités militaires, associations et diverses organisations, adressèrent au Comité Central du Parti, à Tirana, des lettres et des télégrammes sans fin, dans lesquels, s'exprimait la profonde indignation, contre le contenu et les idées de ce roman et de son auteur. Kadaré avait osé noircir, la belle réalité socialiste. En outre, dans certaines collectivités, la demande a été faite d'arrêter d'Ismail Kadaré.

Dans une réunion de vétérans à la ville de Vlora, un ancien militant antifasciste, avait déclaré : « Ca suffit ! On en a, marre ... Ismail Kadaré est un traître ! Il faut l'arrêter sur place, vite ! De plus, il devrait être déjà en prison et, je ne comprends pas, pourquoi notre Parti se montre si tolérant, avec un tel ennemi dangereux ! » La campagne anti - Kadaré, incitée par les militants les plus fanatiques, devenait ainsi un problème national, et la discussion autour du roman "Le Grand Hiver", était devenue dans toutes les bouches la question du jour.

Dans son livre "Dialogues avec Alain Bosquet", Ismail Kadaré écrit.

« La réaction contre mon roman, fut d'une extrême violence. La dictature perçut aussitôt le danger que recelait ce livre. Elle mit en branle, tous ses mécanismes, en premier lieu, la police secrète (...), le Comité central, les comités du Parti. Des réunions hostiles au livre, eurent lieu un peu partout, accompagnées de pétitions protestant contre son contenu et de demandes d'arrestation de l'auteur. Pour la première fois, je me rendis compte, qu'une dictature peut se révéler encore plus dure que, le dictateur en personne ». (Ismail Kadaré "Dialogues avec Alain Bosquet". Editions Fayard. 1995).

On imagine sans mal, la psychose autour de la sortie du roman l'ambiance expiatoire réclamant la sanction pour le crime de haute trahison et la terreur dans laquelle était contrite la famille d'Ismail Kadaré et lui-même.

Un matin, je me trouvais au Café du Comité du Parti à Vlora, quand, le chef de la Police Secrète de la région, après avoir demandé un café, commençait à parler avec un instructeur du secteur de l'éducation politique. Je me trouvais, tout près d'eux et, j'ai pu écouter, le dialogue suivant:

- T'as lu, le nouveau roman, d'Ismail Kadaré ?
- Je n'ai pas fini encore. Je suis dans les premières pages ...
- Moi, j'ai l'ai fini et ensuite, j'ai beaucoup réfléchi. Je pense que l'auteur de ce roman, est un dangereux ennemi, pour les idéaux de notre Parti. Si je l'avais, ici, devant moi, je lui mettrais les menottes, tout de suite ...
- Tout à fait. Tu as raison. Il est un ennemi ! - approuva l'instructeur.

Ce dialogue, fut prononcé à haute voix et, peu à peu, autour du chef de la police, se réunirent d'autres instructeurs. Le chef, d'un air autoritaire continua, mais, cette fois, avec une voix plus basse :

- On m'a appelé de Tirana et on m'a dit que, même notre ministre de l'intérieur, avait commencé à lire ce roman, mais dans une réunion de cadres, il avait dit : « J'ai lu, seulement 40 pages de ce livre et 40 fois, j'ai le craché sur ! Venin, c'est du venin !... »

L'arrestation d'Ismail Kadaré, était imminente d'un jour à l'autre ...

Certains, attendaient la nouvelle avec douleur, dans le pressentiment d'une tragédie. D'autres, malheureusement, plus nombreux, attendaient cet événement, avec une grande satisfaction, une victoire contre les intellectuels, lesquels, comme avait souligné plusieurs fois le Parti, étaient la souche sociale, la plus propice à être touchée, par « l'infection de la culture bourgeoise, réactionnaire et décadente ». A l'époque on disait brièvement: *par les influence étrangères ...*

Malgré les pressions, exercées par les communistes militants, de la base du Parti jusqu'au sommet de sa direction, cette arrestation ne fut pas exécutée. Entre temps, même s'il s'était écoulés trois mois pleins de tumultes et de commentaires, autour du roman et de son auteur, l'opinion publique continuait à attendre avec inquiétude la nouvelle, de la condamnation d'Ismail Kadaré. Les débats et les interrogations s'enchaînèrent tour à tour, à savoir si Kadaré, serait frappé ou non par une sanction et, cette attente, petit à petit, pris l'air d'une curiosité cynique à l'échelle nationale.

Cependant, le retard de la prise d'une décision, parmi les militants provoquait un sentiment d'étonnement : Pourquoi le Parti, tardait-il à prendre la décision, condamnant l'écrivain ? Pourquoi hésitait-t-il, alors que d'autres fois, les ennemis furent frappés directement, sans retard et sans la moindre pitié ? Même si, impatients, les nombreux ennemis de l'écrivain se consolait, en pensant qu'il valait mieux « tard que jamais ». Tous attendaient, fiévreusement, la parole du Guide Suprême. Sa Décision !

Pendant une visite d'Enver Hoxha, dans l'Usine métallurgique d'Elbasan, quelqu'un parmi les ouvriers, posa une question qui brulait les lèvres de beaucoup de militants communistes, dans le pays : « Camarade Enver, pourquoi aucune décision n'a été prise contre cet auteur, alors qu'il y a tant de réactions critiques ? » La réponse d'Enver Hoxha, fut raffinée, intelligente, sournoise. Il répondit qu'il avait lu le roman, et qu'il connaissait les inquiétudes et les débats que cela avait provoqués, mais, il avait ajouté :

« Vous devez comprendre que les écrivains ne sont pas des gens comme nous. Ce sont des intellectuels, leurs idées peuvent être confuses, ils utilisent des métaphores, bref, ils nagent dans les nuages. Ils n'ont pas les idées claires, comme nous, les communistes (...). De plus, que diraient les Soviétiques, si nous prenions des mesures, contre l'auteur ? Ils se diraient que, leur puissance est si forte, que nous sommes obligés de punir l'écrivain. Ils se diraient : "Regardez, comme les Albanais,

nous obéissent !". Non, il faut juger, cela, en toute sérénité. (Ismail Kadaré "Dialogues avec Alain Bosquet". Éditions Fayard. 1995).

Pour la première fois dans sa vie, l'omnipuissant Enver Hoxha, se trouvait dans l'embarras et, il était obligé, de donner publiquement des explications. Pour la première fois, le bourreau était en dilemme et contraint de ne pas frapper sur la victime, dont la tête se trouvait devant lui, sous la lourde lame de la guillotine. On se demande, quelles ont été les raisons, qui l'ont poussé à agir ainsi ?

Tout simplement parce qu'Ismail Kadaré, avait eu l'intelligence de positionner Enver Hoxha, comme le personnage principal du roman "Le Grand Hiver". Le roman le portait, entre autres, en tant que leader international de la lutte contre le révisionnisme soviétique. Donc, le livre, ne pouvait pas être interdit ! En fait, Enver Hoxha, avait beaucoup réfléchi. En laissant faire, le bénéfice était plus grand que l'interdiction. Plus tard, il permit même que ce roman, soit publié en occident (Éric Faye "Dans les laboratoires du pire". Éditions José. Corti. 1991).

Le dictateur hésitait.

Dans son livre, "Dialogues avec Alain Bosquet", Ismail Kadaré, raconte :

"Me condamner, serait revenu à déchirer son portrait, de ses propres mains. En même temps que l'auteur, c'était en général, l'œuvre entière, qui était condamnée. Il choisit alors, une voie intermédiaire, une sorte de compromis. Afin de rassurer la dictature, il autorisa la critique de l'œuvre, consentant même à ce que celle-ci fut considérée comme mi-interdite, tout en ne le faisant pas, supprimer. Entretemps, il attendait une occasion de me châtier, pour quelque autre motif. Elle eut tôt fait de se présenter.

A l'automne 1975, a propos d'un poème que j'avais intitulé Les Pachas rouges, je fus accusé d' "incitation à l'insurrection armée", bien qu'il n'y eut évidemment rien de plus faux. Je fus éloigné pour un temps de la capitale, et on m'interdit de publication".

A l'issue de cette situation périlleuse, dans laquelle, Kadaré, s'était engagée, il apparaissait que, le plus dur était surmonté. Kadaré avait pu échapper au châtement fatal, miraculeusement. "Le grand Hiver", ayant pour personnage principal Enver Hoxha, fut transformé en talisman protecteur. Mais, à l'époque, cette situation ne garantissait rien, pour longtemps. Un autre événement, arriva deux ans, plus tard ...

### **1975**

Le Parti, avait démasqué (soi-disant), le groupe putschiste et contre révolutionnaire, du ministre de la défense, Beqir Balluku. Une vague de purge d'ennemis du Parti, s'était répandue dans le pays. Dans une telle situation de terreur, Kadaré, avait commis une autre « erreur » idéologique. J'en appris la nouvelle, par le correspondant régional du journal du Parti "La Voix du Peuple". Il me raconta que, lors de la dernière réunion de la rédaction, on avait parlé d'un poème de Kadaré, qui

selon les informations parvenues du Comité Central, était qualifié de "hautement réactionnaire et hostile au socialisme".

Selon les commentaires, dans les cercles fermés du Parti, Kadaré avait trouvé un prétexte, concernant les privilèges de Beqir Balluku, ministre de la défense limogé et aussi des autres putschistes, pour les qualifier en tant que "Pachas Rouges", terme qui en effet, englobait tous les dignitaires du Parti, voire même la structure de l'Etat. Il n'était guère difficile, de comprendre le sens du poème de Kadaré, c'est pourquoi au Bureau Politique, il était qualifié de contre-révolutionnaire.

(En 1975, à cause du poème "Les Pachas Rouges", toute l'Albanie, voire ceux qui n'avaient jamais ouvert un livre de leur vie, savaient que l'Écrivain le plus célèbre du Pays, avait fait appel à une "Révolte armée" (Ismail Kadaré "Dialogues avec Alain Bosquet". Éditions Fayard. 1995).

## 1982

Parmi les rares plaisirs de cette époque, la lecture du journal artistique dominical "Drita" (la Lumière), prenait une place particulière, pour les passionnés de littérature, surtout pour les brèves nouvelles, sur l'art en étranger. C'était, en lisant ce journal, que j'avais appris la critique virulente de l'œuvre de Kadaré, lors d'une Assemblée plénière de la Ligue

des Écrivains de l'Albanie. Le lendemain, pour plus de détails, je me suis précipité au studio du Peintre du Peuple Skender Kamberi, membre de cette Assemblée. Skender avec son béret, ses cheveux noirs et ses traits bien marqués, qui me rappelaient Che Guevara, me dit :

- Ismail est un âne ! Il est en train de creuser sa propre tombe ! Comment, peut-il écrire aussi ouvertement, contre le Parti ?

- De quoi parles-tu ? - je lui répondis- Je n'en savais rien.

- De la nouvelle "Le palais des rêves" - me dit-il - Dès les premières lignes, on devine que, les événements se passent à Tirana, voire au Comité Central du Parti. Alors ? »

Ensuite, il me raconta que, dans cette réunion, était présents l'épouse du Dictateur, Nexhmije Hoxha et, le camarade Ramiz Alia, le secrétaire du Comité Central qui couvrait le secteur de la propagande, de la culture et des arts. Dès les premières phrases du rapport, tenu dans cette réunion, Kadaré fut critiqué par de violentes interventions qui, devinrent de plus en plus, virulentes. Beaucoup, pensaient qu'il serait arrêté, à la sortie de la réunion. Kadaré resta silencieux, assis au dernier rang, avec le regard fixé au sol. À la fin, le camarade Ramiz Alia, prit la parole :

"Écoute Ismail ! Le Parti et le peuple t'ont hissé en Olympe. Si tu ne restes pas fidèle à nos idéaux, ils te jetteront dans le précipice ».

La menace était claire.

- Mon cher ami ...- ajouta mon ami peintre - Tu le sais bien. Nous avons tous osé, parfois, dépasser les limites, mais il faut être fou, complètement fou, pour écrire, un livre pareil !

Et, j'ai pensé : il est vrai qu'un tel courage, aurait pu lui coûter la tête.

C'est en ce sens, qu'Ismail Kadaré, à mon avis, a exprimé son esprit dissident, parce qu'à chaque fois, il a porté un coup de sappe à l'édifice totalitaire, justement par son action, d'écrire une œuvre très courageuse et intelligente. Les parallélismes, la métaphore et les ressemblances avec les personnages du "Palais des Rêves" et, la réalité totalitaire en Albanie, étaient si évidentes, que le commun des mortels, en aurait saisi, le sens ...

"Le Palais des rêves", écrit Eric Faye, dans son livre "*Dans les laboratoires du pire* », est l'histoire parallèle de deux dictatures, ou, plus précisément, de deux tyrans des esprits. C'est, une fourmilière humaine où, chacun a un rôle précis, avec l'espoir qu'un jour, il ait une récompense, pour améliorer, son existence. C'est l'histoire d'un pays (...) où le Bonheur et l'Utopie, n'existe que dans les carnets, dans le cadre d'une bureaucratie extrême ... (Eric Faye "*Dans les laboratoires du pire*". Editions J. Corti. 1991)

Mais, Kadaré, était toujours protégé par son talisman, lequel n'avait pas encore perdu, son pouvoir. Il était, comme un phénix, jaillissant de ses cendres.

Mais quel était donc ce talisman ? ... Apparemment, Enver Hoxha, en personne, avait mis un frein à la vaste et hystérique campagne, contre lui. Pour quelles, raisons ?

Au Parti, beaucoup pensèrent que la persécution et l'emprisonnement de l'Écrivain, ne poserait aucune problématique mais, le Dictateur, savait que la décision n'était pas, aussi simple. Kadaré, n'était plus le modeste écrivain des années 60. De plus, ses œuvres étaient publiés en France et d'autres pays. Son emprisonnement, sans doute, aurait provoqué une forte émotion, dans les pays occidentaux. D'un autre côté, il ne fallait pas oublier que, Kadaré, était l'auteur du « Grand Hiver » dans lequel, le Dictateur était un personnage principal et, si Kadaré avait été qualifié d'ennemi du peuple, cela aurait entraîné, l'interdiction du roman.

Kadaré, avait joué avec finesse et, il avait gagné ...

\*\*\*

Sans doute, ces réflexions, souvenirs et témoignages, sur l'écrivain Ismail Kadaré, de ces temps lointains, ancrés dans ma mémoire, ne sont qu'une esquisse rapide de ce que fut, sa personnalité et sa vie, contrainte par la menace mais, aussi sa révolte dans l'écrit, par des actes de courage et de dénonciation.



Mon regard, est celui du vécu qui trace dans L' « Histoire » le sillon, un témoignage humain, un vibrant hommage de ce que fut, le « phénomène » complexe d'Ismail Kadaré. Cette complexité, je ne me permettrais pas de l'aborder ici, mais, ce sera chose faite au travers d'études approfondies, par des historiens, par des spécialistes

dans la matière et, des personnalités plus compétentes, que moi même, auteur de ce texte.

En conclusion :

Même si Kadaré ne fut pas, un activiste politique comme, par exemple, Vaclav Havel et d'autres, je pourrais dire, avec certitude, qu'il fut le leader intellectuel, de la résistance silencieuse, au régime stalinien albanais. J'oserai même dire, un héros au sens grec du terme, qui exploite son intelligence, ses connaissances stratégiques vers un but évalué. Je pense que le héros intellectuel, n'est pas un guerrier, ses seules armes, sont son intelligence et sa plume. Pour ce faire, il utilise une Loi prédéterminée :

1. La persévérance et le courage
2. L'attention, la méthode, la patience
3. La vigilance, la mesure, le calcul du risque
4. La prévoyance

Quelques soient, les positions, les opinions et les considérations, autour de la personnalité de Kadaré, une chose est incontestable. Kadaré n'est pas seulement, l'auteur dominant de la littérature moderne albanaise, mais, il est aussi le Grand écrivain des valeurs, de l'esprit et de l'histoire du peuple albanais. Cette contribution, est un des présents, les plus précieux, non seulement pour la culture de ce pays, mais aussi à la civilisation de cette Nation.

Pour illustrer cette idée ou, définition, je citerai Vaclav Havel, lequel dit :

« Pour divers, qu'ils soient les intérêts de l'écrivain - qu'il écrive sur l'amour, la jalousie, l'échec ou la réussite de sa vie, sur la méchanceté des hommes, sur la nature, sur son enfance, sur Dieu ou sur la schizophrénie, qu'il fasse autre de philosophe ou de psychologue, qu'il s'en tienne aux faits ou, crée des allégories, qu'il soit obsédé par les projets esthétiques les plus extravagants et les plus ingénieux - il y a une chose, qu'un véritable écrivain, ne peut jamais éviter: c'est l'Histoire. Sa situation sociale, son époque, c'est-à-dire, aussi, la politique. Tôt ou tard, nous découvrons qu'une grande œuvre littéraire communique, de manière indirecte, complexe et même cachée, des éléments qui concernent l'Histoire, la culture, la civilisation ou, le devenir spirituel et social, de la collectivité. Je ne conçois pas, une œuvre littéraire authentique, sans cette dimension. (Vaclav Havel - Préface de l'édition français de du livre "Le démon du consentement" de Dominik Tatarka, 1986)

Suite à ce brillant constat, j'ai le sentiment que, Vaclav Havel, a écrit ces phrases, pour prédéfinir entre autres, la place, le rôle et l'importance de l'œuvre de l'écrivain.

Ce sont, des idées et des constations, qui auraient pu être écrites, aussi, pour notre grand écrivain Ismail Kadare, pleinement en concordance, avec son œuvre littéraire et sa personnalité. Parce que, il a été et reste toujours, un grand visionnaire qui ne fait pas seulement honneur à son peuple, à sa culture nationale, mais aussi à la littérature contemporaine, européenne, en tant qu'écrivain de réputation mondiale ...

**Vasil QESARI**

Bordeaux - mai 2008